

Le mur de parole *Le mur de Simone Bitton*

Thierry Horguelin

Numéro 119, octobre–novembre 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6818ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Horguelin, T. (2004). Compte rendu de [Le mur de parole / *Le mur de Simone Bitton*]. *24 images*, (119), 42–42.

LE MUR

de Simone Bitton

par Thierry Horguelin


Le mur de parole

Franco-Israélienne née au Maroc, Simone Bitton se définit comme « une juive arabe. Une espèce en voie de disparition, certes, mais il n'empêche que j'aurai vécu ma vie entière dans ce ravissement que seuls les sots se plaisent à considérer comme un déchirement : être à la fois juive et arabe. » Cette double appartenance faisait sans doute d'elle la cinéaste la mieux indiquée pour consacrer un film au « mur de séparation » dont le gouvernement d'Ariel Sharon a décidé l'édification le long des territoires occupés, afin, dit-il, de protéger Israël des attentats-suicides.

Mur est un admirable exemple de documentaire de cinéma, en un temps où ce genre est plus que jamais soumis, financement oblige, au formatage télévisuel. Parce qu'elle sait prendre le temps de regarder et d'écouter, parce qu'elle filme pour comprendre, Simone Bitton donne à voir, sans jamais hausser le ton, la réalité terrible de ce mur dans ce qu'il a de plus concret, de plus tangible, et ses conséquences kafkaïennes sur la vie de tous les jours. Longé en de longs travellings latéraux, ce rempart est d'abord envisagé dans sa matérialité, dans sa « muréité » pourrait-on dire : ses matériaux, son épaisseur, sa longueur interminable, sa manière obtuse de saccager le paysage en empiétant au passage sur les terres limitrophes. Saisissante est la séquence d'ouverture. Devant un vaste panorama où s'étagent des villages et des champs d'oliviers, des parpaings géants, manœuvrés par une énorme grue, viennent s'imbriquer l'un après l'autre sous nos yeux. En quelques minutes, l'horizon est bouché. Pas un mot n'est prononcé, mais tout est dit.

La « clôture de séparation », comme la nomme pudiquement le jargon de l'administration israélienne, alterne des portions en

béton de huit mètres de haut et des tronçons de barbelés. Qui la construit et comment ? La cinéaste mène une véritable enquête de terrain auprès des entrepreneurs en charge de l'ouvrage : ils détaillent, en techniciens consciencieux, la structure des miradors et les techniques de pointe employées pour couler le béton. Elle rencontre sur le chantier les ouvriers qui travaillent à sa construction : ironie du sort, ce sont souvent des Palestiniens, parfaitement conscients d'œuvrer à leur propre enfermement, mais qui préfèrent cet emploi correctement payé à la misère. Elle interroge surtout les habitants frontaliers des deux côtés du mur, Juifs et Palestiniens, en leur posant hors champ, tantôt en arabe et tantôt en hébreu, les questions simples et justes qu'on ne pose jamais à la télé. Et l'on découvre des gens admirables de lucidité et d'humour, partagés entre l'amertume, la résignation impuissante et une rage sourde devant ce qu'un habitant d'un kibboutz qualifie de « désastre que nous avons nous-mêmes provoqué. » Un paysan palestinien, dont le mur coupe en deux le champ d'oliviers, a vu pourrir sur pied la moitié de sa récolte. Un Israélien se trouve séparé d'un voisin et ami palestinien qui se trouve à présent de l'autre côté. Ils n'ont plus que le téléphone pour communiquer, et « le téléphone, c'est bien, mais c'est toujours mieux de se voir pour boire un verre ensemble et blaguer. »

Ce qui frappe dans ces entretiens, c'est la douceur et la qualité d'écoute de la cinéaste, le respect de la parole et des silences de l'autre. Le fait que l'origine des interlocuteurs ne soit pas précisée d'emblée suffit à suggérer de manière troublante la proximité de deux communautés issues d'une même histoire, et ajoute au sentiment d'un immense gâchis. Tous émettent de sérieux doutes sur l'efficacité de l'opération – même son responsable, le général Amos Yaron, raide comme un bâton derrière son bureau du ministère de la Défense flanqué de deux drapeaux israéliens, qui se livre à un splendide exercice de langue de bois avant, pris dans son élan, de laisser échapper quelques lapsus inouïs. La construction du mur obéit moins à une raison sécuritaire qu'à une stratégie d'humiliation et de spoliation. De fait, malgré son coût exorbitant et ses systèmes de vidéosurveillance, il est aisément franchissable. Et le film nous montre, en des plans magnifiques, la résistance quotidienne au fait accompli, l'obstination tranquille des Cisjordanais de tous âges à profiter de la moindre brèche pour faire leurs courses, aller travailler ou rendre visite à un ami. Il pourra sembler paradoxal, s'agissant d'un film sur un tel sujet, d'en louer la douceur presque contemplative. Mais cette douceur dit, mieux que des imprécations, la violence et l'absurdité de la situation, le sentiment d'un piège qui accule dans une même impasse ceux qu'il emprisonne et ceux qu'il est censé protéger. L'intelligence et la modestie d'approche de Simone Bitton témoignent d'une confiance sereine dans les pouvoirs de cinéma, dans ce que la durée d'un plan peut révéler de la complexité du réel. Elles rappellent qu'il n'est pas nécessaire, pour dénoncer une réalité aberrante (et quelle que soit la justesse du combat), d'asséner des vérités premières ni de multiplier les rodомontades tonitrueuses à la Michael Moore. Il suffit de laisser parler les images. 

France-Israël, 2004. Ré. : Simone Bitton. Ph. : Jacques Bouquin. Mont. : Jean-Michel Perez, Catherine Poitevin-Meyer. Son : Jean-Claude Brisson. 96 minutes. Couleur.

